

Même pas peur!

ENTRETIEN AVEC PASCALE BOUCHIÉ ET YVAN POMMAUX

Sa liberté élégante assure à Yvan Pommaux une place toute particulière dans l'édition pour la jeunesse française au point que rien ne lui semble impossible. Pendant longtemps, tout occupé à ses albums et à ses bandes dessinées, il s'était pourtant tenu à l'écart du documentaire historique. Puis, en 2002 survient *Avant la télé*. Invention d'un documentaire subjectif où son illustration précise et intelligente fait merveille. Nous avons eu envie de l'interviewer sur *Véro en mai*, qu'il a publié en 2008 avec Pascale Bouchié. Alors que beaucoup d'auteurs se tiennent prudemment à l'écart de la politique, Yvan Pommaux, lui, y saute à pieds joints.

↓
Pascale Bouchié, ill. Yvan
Pommaux : *Véro en mai*,
L'École des loisirs, 2008.



Yvan Pommaux : Tout a commencé avec *Avant la télé*. Marcus Osterwalder voulait absolument que je fasse un livre pour sa collection Archimède. Moi, mon domaine, c'était la fiction. Il m'a tourné autour pendant plusieurs années puis, ne sachant plus comment s'y prendre, il m'a fait une dernière proposition : « Et si tu racontais ton enfance ? Ça ferait un documentaire sur les années 1950. » J'ai accepté cette idée qui me plaisait bien. C'est pratiquement une autobiographie, mais pour que ce soit plus simple, j'ai transposé mon histoire sur un personnage fictif. C'est comme ça que j'ai commencé à faire du documentaire.

Six ans après cette première expérience, largement réussie, tu récidives en t'attaquant cette fois à un monument compliqué de notre histoire contemporaine, mai 1968.

Y.P. : C'est en voyant le grand succès d'*Avant la télé* que Jean Delas, à l'approche du quarantième anniversaire de mai 1968, a eu envie que je fasse un livre sur ce sujet. J'ai accepté et j'ai voulu faire exactement pareil. Sauf qu'en 1968, je n'avais pas 8 ou 9 ans, mais j'en avais 20. J'ai pensé que ce ne serait pas difficile, fort comme je suis, et je me suis mis au travail. Au bout de deux mois, je me suis aperçu que ça sonnait terriblement faux, j'avais perdu toute la spontanéité d'*Avant la télé*. Alors je me suis mis en quête de quelqu'un qui avait l'âge requis, qui pouvait poser sur cette année particulière le regard d'un enfant de 8 ou 9 ans. Une fille de préférence, pour changer. Or j'avais déjà commencé à travailler avec Pascale, qui écrivait avec moi *Les Enquêtes de Théo Toutou*.

Pascale Bouchié qui est également journaliste pour la presse jeunesse.

Pascale Bouchié : Ça a démarré autour d'un repas. « Mais au fait, t'avais quel âge, toi, en 1968 ? ». J'avais 9 ans. Et c'est là qu'Yvan a commencé à me montrer ses premières esquisses. À ce moment-là, tu voulais absolument commencer par la manifestation du 17 octobre 1961 à Paris et le massacre des Algériens, mais ça ne marchait pas. Tu as tout recommencé depuis le début en te plongeant dans mon histoire et celle de ma famille.

Y.P. : La chance souriait de tous les côtés. Pascale est née au Tchad en 1959, arrivée en France en

1960, au moment de l'indépendance. Tout coulait, tout était là. J'ai eu un plaisir dingue à me glisser dans cette histoire qui n'était pas la mienne. La documentation photo que m'apportait Pascale était incroyable : les tissus, les meubles, même le plan de son appartement... Il y avait tout !

P.B. : Il a juste fallu m'inventer un frère aîné, assez grand pour qu'il nous donne le point de vue des lycéens, qu'il aille voir ce qui se passait à Paris.

Qu'est-ce qui a été difficile dans la création de ce livre ?

Y.P. : Rien !

P.B. : Moi mon angoisse venait du fait que c'était mon premier livre, et je crois bien que le premier texte que j'ai remis à Yvan était sans queue ni tête ! J'avais travaillé dans une double démarche : journalistique (c'est mon métier) et personnelle (ce que me demandait le projet). J'ai fait une petite pelote de témoignages en interrogeant mon entourage amical et familial, mes anciennes copines d'école que je n'ai pas perdues de vue.

Comment avez-vous abordé la part politique de votre sujet, sujet très rarement abordé par l'édition jeunesse ?

Y.P. : Nous étions tous les deux d'accord pour situer « les événements », comme on disait alors, dans leur époque. Notre livre est le portrait d'une époque dont mai 68 est le climax.

P.B. : Je n'ai pas eu le sentiment de faire un livre politique. Plutôt un état des lieux d'une société qui « vit en noir et blanc et passe à la couleur »... Même si la Véro que j'étais a bien découvert la politique en 1969, quand de Gaulle a été battu au référendum. C'est ce que nous racontons à la fin du livre.

Y.P. : Moi j'ai eu franchement l'impression de faire de la politique. La scène de la bagarre familiale chez les grands-parents, ça y va ! On ne tourne pas autour du pot !

« – Ces étudiants sont des voyous ! Ils fichent la pagaille et les rouges en profitent... Leurs amis russes seront bientôt aux portes de Paris dans des chars d'assaut !

– Les chars soviétiques !! N'importe quoi ! Tu n'es qu'un petit bourgeois étriqué, Robert, mort de trouille à l'idée qu'on touche à sa voiture !

Les jeunes se révoltent parce qu'ils étouffent... Ils ne veulent pas devenir comme toi. Ils veulent VIVRE!» (page 30).

Quand vous avez eu des séances de dédicaces autour de ce livre, comment avez-vous perçu sa réception par le public ?

P.B. : Ce sont principalement les gens d'à peu près mon âge qui s'arrêtaient devant ce livre et ils étaient contents d'y retrouver une période de leur enfance et la trouvaient bien rendue. C'est un livre que l'on prend pour soi-même. En 2002, *Avant la télé* a été un album transgénérationnel qu'un grand-parent pouvait lire à ses petits-enfants en lui disant que son enfance ressemblait à ça. Pour *Véro en Mai*, en 2008, on était entre deux générations. Ceux qui avaient vécu cette période n'étaient plus des parents de jeunes lecteurs, mais ils n'étaient pas encore grands-parents.

Y.P. : Au prénom, je voyais bien que je le dédicais à des Chantal, Véro, Isabelle... Ce livre a reçu un très bon accueil à sa sortie. En 2008, la critique (celle des adultes) était surprise : «étonnamment, un livre destiné à la jeunesse» faisait partie des meilleurs livres sur le sujet ! Et il se vend toujours. Maintenant je commence à le dédicacer à des gens de ma génération (j'avais 20 ans en 1968) qui achètent le livre pour le montrer à leurs petits-enfants.

Racontes-tu cette période à tes propres petits-enfants par exemple ?

Y.P. : Pas trop en fait, ça ne me vient pas à l'idée. Je ne sais pas pourquoi. Je leur raconte ce qu'ils me demandent et ils ne me le demandent pas. Je ne suis pas sûr que les gens qui ont «fait mai 68» ont tellement envie de le raconter. Moi j'étais au service militaire, sinon j'y serais allé !

On a le sentiment que cet héritage, parfois glorieux, parfois honteux, est compliqué. Partagez-vous ce sentiment ?

Y.P. : On a dit plein de slogans dont on sait aujourd'hui que c'était, pour certains, des conneries, «Il est interdit d'interdire» par exemple... On n'est pas trop fiers, au fond. L'éducation prônée après 1968 est un héritage un peu empoisonné.

P.B. : Pourtant, quand on y réfléchit, les acquis sociaux de mai 68 ont été énormes. Les accords de

Grenelle, ce n'était pas rien. Et de Gaulle partira un an plus tard.

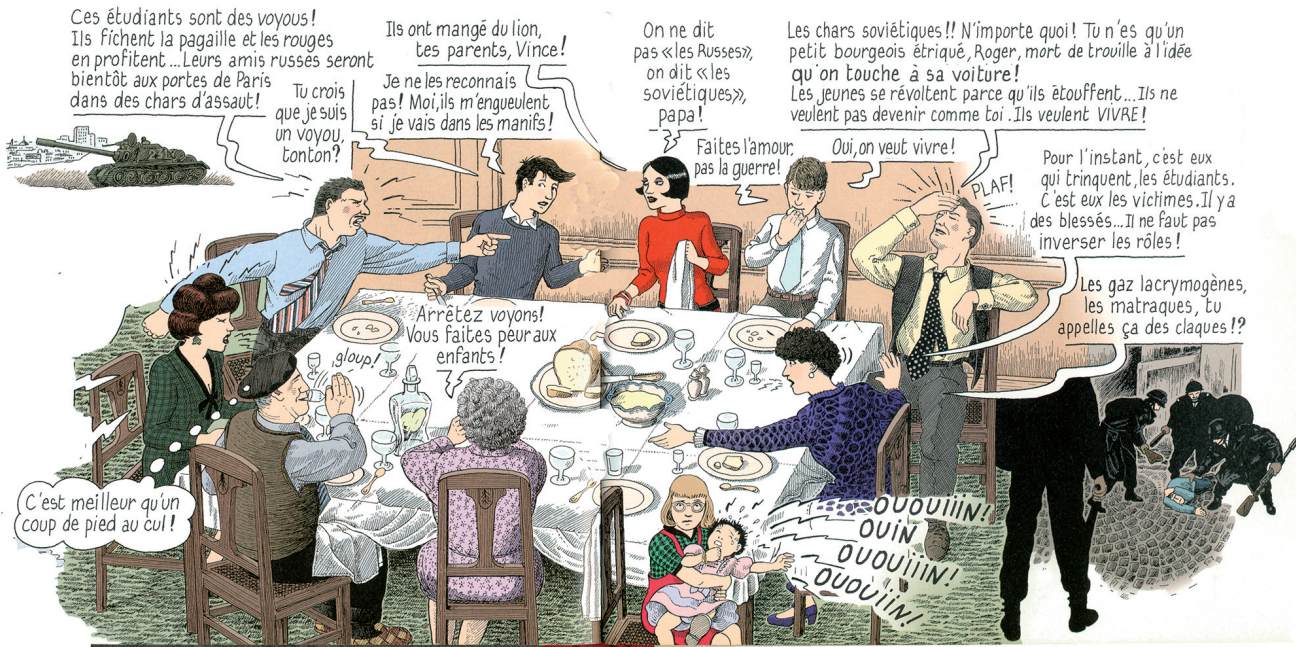
P.B. : C'est après que tout a bougé dans la société. Sur les photos de l'époque, au Quartier Latin, on voit des étudiants qui portent des cravates et des imperméables bien ajustés. Les cheveux longs, les «coupes afro», les ponchos, c'est venu après, à l'île de Wight (août 1968), à Woodstock (août 1969). Mai 1968, c'était un moment jouissif, quand même. Le texte de quatrième de couverture, où le pavé s'exprime à la première personne, dit ça : «Je devins l'emblème de ces jours de colère qui furent aussi des jours de fête. Les murs se couvraient de phrases joyeuses, de dessins inspirés et drôles. Je fus souvent représenté et partout on lisait mon nom dans une formule restée célèbre : "Sous les pavés, la plage"... Mon prestige tenait aussi, je crois, de façon plus vague, plus secrète, à l'expression "un pavé dans la mare". Mai 68 fut bien un pavé de désirs jeté dans une mare d'ennui, provoquant un grand plouf ! dont l'onde frémit encore». C'était ça. On s'emmerdait ferme. De Gaulle, Tante Yvonne qui nous disait ce qu'il fallait lire, Raymond Marcellin, Lecanuet... L'amertume de la fin de la guerre d'Algérie qui traînait, avec des grands frères mutiques qui n'en disaient rien. C'est de tout ça que l'on s'est ébroué alors.

Pascale, tu es journaliste et, pour Images Doc, tu te charges des sujets qui ont trait à l'Histoire et donc au politique. Comment t'y prends-tu ?

P.B. : Quand j'ai commencé à écrire sur l'Histoire, j'avais peur des sujets très anciens, que je trouvais difficiles à incarner, et des sujets très contemporains. Quand on n'a pas encore de recul sur un sujet, c'est bien plus difficile.

Si on revient au mot politique, à Images Doc, quelles règles du jeu vous donnez-vous ?

P.B. : Expliquer les institutions, les faits, les rôles, expliquer d'où viennent les termes gauche et droite, c'est facile. C'est un marronnier des années électorales et 2017 n'y échappera pas. Dès que l'on quitte ce côté institutionnel, le mot politique fait peur car il sous-entend les partis et le soupçon de parti pris.



↑
Pascale Bouchié, ill. Yvan
Pommaux: *Véro en mai*,
L'École des loisirs, 2008.

↓
Nous, notre Histoire, ill. Yvan
Pommaux, L'École des loisirs, 2014.





↑
Images Doc, n°325, Janvier 2016.
« Maxi Doc » sur la République:
Texte Pascale Bouchié, ill. Robin.



→
Images Doc, n°325, Janvier 2016.
« La grande BD » sur les migrants:
Texte Pascale Bouchié, ill. Ronan Badel.



Mais le politique ne peut pas se réduire aux institutions...

P.B.: C'est vrai que cette réduction est une façon de se mettre à l'abri. Pour l'anniversaire des attentats de janvier 2015, nous avons fait un numéro sur le « Vivre ensemble » et la politique n'est-ce pas la façon dont les humains s'organisent pour "vivre ensemble"? Nous avons explicité notre devise Liberté, Égalité, Fraternité, auxquels nous avons ajouté Laïcité. Nous avons imaginé des scènes qui pouvaient les illustrer. Puis en BD, nous avons raconté l'intégration de différentes vagues migratoires en France aux ^{xx}e et ^{xxi}e siècles, en partant de témoignages d'enfants dans une cour de récré. On a essayé de répondre à la question « Pourquoi y a-t-il autant de migrants aujourd'hui? ». C'est le plus grand déplacement de population depuis la Seconde Guerre mondiale! Le plus difficile, c'est de parler de la façon dont ils sont accueillis en France. Là on s'oblige à une grande prudence, parce que justement, tout le monde n'est pas du même avis.

Y.P.: Moi je fais de la politique depuis toujours! Corbelle et Corbillo sont des ouvriers politisés. Dans l'enquête de John Chatterton *Lilas*, version polar de Blanche-Neige, le prince est un prolétaire (Luc Le-

prince, garagiste) et dans *Lola*, on manifeste au pied du châtaignier. J'y vais à fond! Dans *Nous notre Histoire*, la politique surgit tout le temps et j'essaie d'être objectif tout en restant qui je suis. Par exemple à la page de la guerre de Sécession: « Certains pensent que l'industrie doit rester une affaire privée entre les mains de quelques individus, prenant le risque d'investir beaucoup d'argent dans la construction d'une entreprise, et possédant le don rare de diriger. Leur concurrence, poussant ces "grands patrons" à innover sans cesse, servirait le progrès, en deviendrait le moteur. Il serait alors légitime, selon eux, qu'ils s'enrichissent énormément tout en payant peu leurs nombreux ouvriers. Beaucoup rejettent cette façon de voir, souhaitent que les usines appartiennent à l'État, ne produisent que ce dont le peuple a réellement besoin, et sont pour un partage des richesses entre « dirigeants » et « dirigés », qui ont besoin les uns des autres. » J'avance avec une vision très claire de la différence entre la droite et la gauche et elle revient toujours dans mon travail. La dernière phrase de Sartre, dans *Les Mots*, qui ne dit pas que tous les hommes sont égaux mais qu'ils se valent, c'est ça qu'il faut comprendre, c'est ça qui fait la grande différence entre la gauche et la droite.

Et c'est avec ça que tu as travaillé quand tu t'es lancé dans l'aventure de *Nous notre histoire* ?

Y.P. : Avec Christophe Ylla-Sommers, nous avions envie de tout reprendre depuis le début, et ne pas regarder l'histoire par les rois et les reines mais par les peuples. Et quand on fait ça, on comprend que l'histoire de l'humanité n'est faite que d'échanges, de migrations, de rencontres, dans tous les sens... Sans oublier l'Afrique, comme on le fait trop souvent, et en mêlant au passage l'invention de toutes les religions qui surviennent souvent au même moment. Ça m'a passionné de faire ce livre, et j'y ai consacré deux années entières. « Nous ne connaissons pas le début de notre Histoire, et nous n'en saurons pas la fin. » Cette première phrase, qui n'a l'air de rien, c'est deux jours de travail, pour que les mots soient tous à leur place, qu'il n'en manque pas et qu'il n'y en ait pas de trop.

C'était un livre très ambitieux. Comment a-t-il été accueilli ?

Y.P. : Il s'en est vendu 30 000 exemplaires tout de suite. J'ai eu le prix Sorcières et des critiques très élogieuses. Mais dans certaines d'entre elles affleurait comme un reproche : celui d'avoir été trop ambitieux justement. J'ai craint d'avoir fait un livre prétentieux. Trop fort pour moi. Un peu mon Camp du drap d'or ! Ce livre, je ne l'ai pas fait tout seul mais avec mon gendre, Christophe Ylla-Sommers, qui en a bâti le plan après s'être nourri d'une somme impressionnante de lectures. Je crois que j'aime bien faire des livres plus intelligents que moi, et je les aborde par l'instinct et la sensibilité, ce qui m'échappe complètement. Comme si j'abritais un bonhomme capable de faire des livres que je ne comprendrais pas bien. À force, je devine quand je suis bien parti. Je le sens, mais je ne peux pas l'expliquer. Les fausses bonnes idées, c'est horrible. Au bout de dix pages tu t'en rends compte mais tu t'entêtes et tu vas jusqu'à la page 30. Alors seulement tu abandonnes et tu as perdu un mois ou deux. Ça arrive tout le temps.

Dans ce livre, le fil qui va sans cesse de « Nous » à « Eux » est une idée très forte.

Y.P. : Je voulais l'intituler *Nous*, seulement. Mon éditeur, Arthur Hubschmid, ne le trouvait pas assez précis mais il était emballé par le projet. Il

m'a beaucoup aidé et nous a conseillé une lecture primordiale, celle de l'historien Jared Diamond, tenant de l'histoire globale de l'humanité, une histoire où toutes les sciences sont convoquées.

Tu as longtemps été un auteur solitaire (même si ta femme Nicole t'accompagne depuis toujours en tant que coloriste). Mais pour *Véro en mai* ou pour *Nous notre Histoire*, tu ressens le besoin de chercher l'aide d'un coauteur sans pour autant te restreindre au seul rôle d'illustrateur.

Y.P. : En fait, je réécris beaucoup, pour que textes et images fonctionnent au mieux ensemble. Parce que c'est à moi qu'il revient de bâtir la page. Parfois l'auteur me donne deux feuillets dont il ne restera que deux lignes. C'est parce que tout est fait de la même main que ces documentaires sont différents des autres et qu'ils marchent assez bien je crois.

Vas-tu continuer dans cette veine des documentaires historiques ?

Y.P. : À nouveau avec Christophe Ylla-Sommers, je viens de terminer un livre sur la Commune. Mais cette fois, c'était une commande très cadrée d'Arthur Hubschmid.

Il n'y a pas plus politique que la Commune !

Y.P. : C'est nous qui avons choisi de travailler sur ce sujet. Là je me suis bien amusé avec Victor Hugo, qui s'énervait tout le temps, qui fait des taches avec son porte-plume. Une fois encore, j'ai commencé par une fausse bonne idée. Je voulais me mettre dans les pas d'Henri Rochefort, le journaliste qui dirigeait le journal satirique *La Lanterne* et exaspérait Napoléon III. Mais pour Christophe, c'était un parti pris trop politique. Chacun à notre tour, nous freinons les tentations subjectives de l'autre. Par où commencer alors ? Finalement c'est en restant sagement à côté de Napoléon III que j'ai trouvé le meilleur angle. Tant pis pour Rochefort, sa tête pas possible et sa plume magnifique : « La France contient trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. » ●

Propos recueillis par Marie Lallouet, le 20 octobre 2016.